

Avertissement

On dit souvent qu'il arrive dans la vraie vie des choses beaucoup plus étonnantes que dans les romans. Que certaines aventures réellement vécues, si elles étaient racontées dans un roman, ne seraient pas crédibles une seconde, et qu'en définitive, les bons romans demeurent toujours plus fades que la réalité.

Le livre que vous avez entre les mains raconte une histoire incroyable, au sens propre du terme et une histoire vraie.

C'est un de mes amis, professeur à l'Université de Tours, qui me l'a racontée par bribes comme une sorte de confidence, après la mort tragique de son épouse, dans un accident de voiture, le trois novembre 2019.

Me rendant compte rapidement de l'intérêt exceptionnel de ce qu'il me dévoilait, je lui ai demandé l'autorisation d'enregistrer nos conversations. Ce qu'il m'a accordé. J'ai ensuite repris ces enregistrements, les ai mis en forme et en ai un peu organisé le récit pour que cela soit lisible, y ai ajouté les textes mêmes de mon ami, ceux de son épouse, ainsi que quelques croquis.

Ému et passionné par cette histoire, je lui ai proposé de la publier pour qu'elle ne reste pas complètement inconnue. Après bien des réticences, mon ami a fini par consentir, à

condition que son nom ne soit pas mentionné. Voici donc la retranscription de ces échanges enregistrés au cours de plusieurs soirées passées ensemble augmentée des textes et des croquis qu'il m'a confiés.

J'espère que les éventuels lecteurs éprouveront le même vertige en lisant ces mots que fut le mien en en entendant le récit de la bouche même de mon ami. J'ai dû l'étoffer ici ou là de quelques considérations plus générales, mais utiles à l'intelligence de l'ensemble et résultant tout de même de nos entretiens, histoire de resituer l'aventure dans son contexte et de tenter de faire comprendre au lecteur dans quelles dispositions intérieures les différents protagonistes se situaient à ces diverses époques de leur vie et de l'Histoire, avec un grand H.

Le lecteur s'apercevra peut-être aussi qu'à un moment donné, mon ami est sorti de la simple discussion pour se faire conteur. Nous verrons cela en cours de route.

Par ailleurs, chacun pourra aisément vérifier et trouver les éléments corroborant cette extraordinaire et incroyable petite histoire dans la grande Histoire. C'est pour cela que j'ai adjoint à la fin de cet ouvrage un bref et synthétique récapitulatif historique.

Voilà donc.

Hervé-Léonard MARIE

Chapitre 4 : Sculptures

– Te raconter ? Je ne sais si je peux. C'est une expérience qu'il faut vivre.

– Essaie tout de même.

– Tu l'auras voulu...

Et à cet instant, mon ami, les yeux mi-clos, dans une sorte de transe, se mit à évoquer sa première découverte de la chapelle troglodyte Notre-Dame de Lorette. Je ne l'interrompais que pour le relancer.

– Poser sa voiture comme on le peut dans un renfoncement du bas-côté, côté rivière. L'herbe grasse, quelques noisetiers, des aulnes et d'autres broussailles verdelettes dissimulent le cours d'eau qu'on devine pourtant à la fraîcheur de l'air qui vient de par là, et peut-être, si l'on y prête attention, au léger glouglou provoqué par quelques remous autour d'un caillou un peu plus gros.

– Joli décor !

– En effet, quoique c’est du côté falaise qu’il convient de se diriger. Traverser la petite route, gravir un talus, prendre un petit escalier, déboucher sur une sorte de terrasse. À ma droite, la chapelle. En face, l’ouverture d’un logis troglodyte, ancienne “celle” de l’ermitage, qu’une vieille dame assise sur un pliant me propose de visiter moyennant une légère obole.

– Ancienne « celle » ? De quoi s’agit-il ? Ah si, j’y suis : « celle », « cellule », c’est le logis de l’ermite.

– En effet, et pour y entrer, il faut l’accord de la vieille paysanne qui en conserve la clef et qui s’arroge le titre, non usurpé, de gardienne du lieu. Si tu as la chance de venir là, lorsqu’elle s’est installée sur une chaise pliante devant l’entrée, tricotant d’improbables chandails de laine écrue, alors elle te fera les honneurs du lieu et se muera en guide touristique.

J’apprendrai plus tard qu’il s’agissait en réalité de la propriétaire du lieu, Raymonde Gaudron. Mon ami poursuivit son propos ainsi :

– Délaissant pour l’instant la chapelle, objet premier de ma venue en ces lieux pourtant, je me rends à l’invitation de la vieille dame et visite le logis. Il s’agit d’une seule et vaste caverne, aménagée, avec une cheminée, des placards creusés dans les parois, en réalité simples niches prétentieusement nommées placards en raison de portes en bois, jointoyant plus

ou moins aux arêtes de l'ouverture, montées sur gonds de fer scellés dans le rocher. Le mobilier, ancien et rustique, se compose d'une grande table de bois épais, de quelques tabourets tripodes et d'un lit en planches mal équarries, surmonté d'un baldaquin, et protégé par des rideaux de toile grossière. J'imagine facilement une bande de chauffeurs se réunissant, une fois leur forfait commis, en un tel lieu pour y partager leur butin et procéder à quelques ripailles plus ou moins débauchées... Un vieux et poussiéreux présentoir à cartes postales se dresse à la sortie de la pièce. J'en achète une et demande à la vieille dame si elle peut enfin m'ouvrir la chapelle.

– Oui, la chapelle. Qu'a-t-elle de si particulier ?

– Pas si vite. Retour sur le terre-plein. Quelques pas sur la gauche et l'on tombe sur la porte de la chapelle... Et là, premier étonnement, premières interrogations, et début insoupçonné d'une enquête qui changera complètement le cours de ma vie.

– Qui changera le cours de ta vie ? La porte de la chapelle ? C'est cette porte qui a bouleversé ton existence ?

– La porte n'est que le début, une entrée dans l'aventure si tu préfères. Elle ne paye pourtant pas de mine : simple huis d'un seul battant en bois excavé d'une anfractuosité de la falaise. Non, ce qui arrête mon regard n'est pas la porte en elle-même mais son

encadrement et plus précisément son linteau horizontal, composé de plusieurs pierres de tuffeau agencées de telle sorte qu'elles tiennent ensemble, celle du centre à la forme trapézoïdale formant une clef retenant celles qui se trouvent de part et d'autre. Et sur cette clef, un curieux blason au croissant de lune horizontal, placé tout en bas d'un écu vierge de tout autre signe ou symbole. Et juste au-dessus de ce blason, traces peintes sur une autre pierre d'une croix pattée allongée. Néanmoins la pierre supportant cette croix semble plus récente que les autres ce qui me fait aussitôt penser que la croix peinte dessus est également un rajout postérieur à la construction de la chapelle. C'est donc surtout le blason qui retient mon intérêt, même si, comme tu le verras plus tard, la croix peinte au-dessus ne l'a sans doute pas été par hasard. L'ensemble, blason à la lune et croix pattée peinte pourrait faire penser aux armoiries de la famille polonaise Szeliga.

– Y aurait-il là une piste de recherche ?

– J'y ai pensé un moment, mais en réalité, c'est une fausse piste.

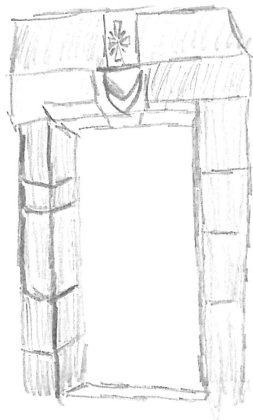
– Arf, il en faut aussi...

– Si l'on s'en tient au seul blason comme il semble judicieux de le faire étant donné la nature très différente des deux représentations, l'une sculptée, l'autre peinte, l'une aussi ancienne que la chapelle,

l'autre certainement beaucoup plus récente, on se trouve devant une énigme. On a beau compiler, comme je l'ai fait, tous les traités d'héraldique, faire des recherches approfondies sur Internet, nulle part n'est fait mention d'un blason de ce type si ce n'est sur le linteau de la porte de la chapelle Notre-Dame-de-Lorette sise dans la vallée de Courteineau en Touraine. Un seul croissant de lune, placé horizontalement en bas de l'écu, comme une bouche souriante. Ce qui y ressemblerait le plus serait un de ces smileys qui se répandent partout signifiant un sourire.

Pour me faire mieux comprendre de quoi il parlait, mon ami prit un crayon et dessina le petit croquis re-

produit ci-dessous avant de reprendre le cours de son récit.



– Il me faudra encore bien du temps et des aventures pour commencer à comprendre l'origine extraordinaire de ce simple blason. Pour l'heure, je me contente d'enregistrer sa forme dans ma mémoire et d'en prendre une photo avant de pénétrer à l'intérieur de la chapelle.

– Enfin, la chapelle ! Nous y voilà.

– Il s'agit d'une petite pièce, à trois quarts creusée dans le roc, l'autre quart étant un agrandissement postérieur maçonné en pierre de taille au pignon surmonté d'une croix. Il me faudra quelques instants encore pour découvrir la stupéfiante sculpture qui se trouve dans la partie la plus ancienne.

– Stupéfiante ? Vraiment ?

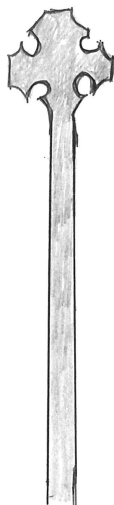
– Vraiment. Tu vas voir. La chapelle, à peu près rectangulaire mesure quatre ou cinq mètres en longueur et deux ou trois en largeur. Vraiment une petite pièce. Davantage un oratoire qu'une chapelle. La visite est vite faite.

– J'imagine.

– Sauf que j'y suis resté plus de deux heures !

– Pourquoi ?

– Parce que tout est étonnant dans ce lieu. À commencer par l'immense croix aux branches dis-



proportionnées sculptée en relief sur la voûte. La branche inférieure de près de cinq mètres court sur toute la longueur de la chapelle alors que les autres ne mesurent qu'une cinquantaine de centimètres chacune. Et puis, elle est sculptée en relief, ce qui signifie qu'on a creusé toute la voûte autour pour dégager cette croix, un peu comme si elle pré-existait dans la roche. Tiens, je te fais encore un croquis.

– C'est vrai qu'elle est curieuse cette croix. Et à part elle, qu'y a-t-il encore d'étonnant dans cette chapelle ?

– Malgré sa petite taille, elle contient deux bénitiers !

– Bizarre, deux bénitiers ? On se demande bien pourquoi.

– Ce n'est pas tout. Il semble que la pièce ait été rallongée par une maçonnerie extérieure non absolument nécessaire.

– Et puis ?

– Et puis, parce qu'un immense blason fort dégradé soutenu par deux anges occupe la plus grande partie d'une des parois.

– Bon, un blason, c'est encore un blason.

– Mais surtout, surtout, parce que, sur le mur du fond, au-dessus de ce mystérieux blason, mais en décalage, face à l'autel et à la petite fenêtre orientale du seul mur qui soit en maçonnerie et qui ressorte légè-

rement de l'aplomb de la falaise, se trouve une sculpture en plein rocher. Une sorte de bas-relief représentant une Sainte Trinité. Une Sainte Trinité comme on n'en a encore jamais vue. Quelque chose d'unique au monde. C'est cette sculpture, assez naïve par ailleurs dans sa réalisation, qui est extraordinaire. Et qui mériterait à elle seule la visite. Car, la façon dont elle représente ce mystère chrétien est à proprement parler hallucinante. Surtout si l'on songe à l'époque de sa création.

– Mais qu'a-t-elle enfin de si exceptionnel, cette sculpture ?

– Attends, je vais te le dire, seulement, pour que tu comprennes bien par quel cheminement, je suis passé, il faut que je te raconte mes recherches.

– Eh bien, allons-y, fis-je en soupirant légèrement.

– Tu vas voir, tout cela est passionnant. Tu n'auras pas lieu de soupirer.

Chapitre 11 : Bourse

– J’allais donc abandonner mes recherches et laisser l’oubli retomber sur cette singulière sculpture lorsqu’il se produisit dans ma vie un événement qui allait modifier considérablement ma conception des choses. Un hasard prodigieux. Une rencontre comme on n’en fait qu’une dans sa vie, et encore à condition de ne pas la rater.

– De quoi s’agit-il ?

– D’une affichette !

– D’une affichette ? Décidément, tu n’auras pas fini de m’étonner.

– Aussi étonnant que cela puisse paraître, c’est bien à cause d’une simple affichette que ma vie entière a basculé. On parle quelquefois de “l’effet papillon” qui veut qu’un battement d’ailes de l’autre côté de la terre entraîne, à partir d’un infime déplacement d’air, de fil en aiguille, une tempête dévastatrice

une autre personne, étudiante de troisième cycle en littérature comparée. Celle qui allait devenir ma femme ! Laure de Chânanages.

– Incroyable !

– Et pourtant vrai...



Chapitre 18 : Croisades

– Lorsque l’Islam conquérant, au 8^e siècle, envahit les lieux saints, les musulmans respectèrent la plupart des édifices chrétiens. La somptueuse basilique latine de Nazareth, imaginée par l’impératrice Hélène, non seulement ne fut pas abîmée, mais encore devint un lieu de pèlerinage pour de pieux musulmans qui considéraient la mère du prophète Jésus, Maryam, comme une très sainte femme : Sayyidunâ, “Notre-Dame”. N’oublions pas que Maryam est citée plus souvent dans le Coran que Marie dans les Évangiles !

– La mère de Jésus, citée plus souvent dans le Coran que dans les Évangiles ! Qui l’aurait cru ?

– Ce sont les Croisés qui démolirent la basilique byzantine et construisirent à sa place une véritable cathédrale romane enchâssant la sainte grotte. Un somptueux édifice à trois nefs et trois absides, mesu-

rant soixante-quinze mètres de long sur trente de large, et orienté vers l'est, comme il se doit. La basilique actuelle utilise encore ses fondations.

– Chaque génération, semble-t-il, veut surpasser la précédente...

– Puis vinrent le bruit, le sang, la sueur, les hauts faits d'armes, les traîtrises. Certains allaient mourir pour des idées, d'autres pour du lucre, tous en soif d'aventures, de vie nouvelle, d'aubaines ou de bonnes fortunes, de sainteté ou de rédemption. Pauvres, riches, princes et chevaliers, bourgeois rêveurs ou calculateurs, paysans sans terre et même, horreur suprême, des enfants qu'on conduisit à la boucherie. Un seul mot pour désigner tout cela : les Croisades.

– Ces croisades, que furent-elles vraiment ?

– Deux siècles d'expéditions, de guerres, de batailles. Sus aux infidèles ! Et par ici la monnaie... Et malgré les tentatives étonnantes du Poverello d'Assise à la rencontre du sultan Al-Kâmil lors de la cinquième croisade, il faudra encore attendre de longs siècles pour qu'une prière commune puisse s'élever entre chrétiens et musulmans.

– Le Poverello ? Tu veux parler de François d'Assise ?

– Oui, mais ce n'est pas l'objet de mon récit. Passons. D'un bord ou de l'autre, l'argent n'ayant pas d'odeur, le commerce fonctionna à pleines bourses et autres lettres de change, caravanes chargées, pillées ou rançonnées, mais le divorce entre ce que les deux bords, entièrement d'accord sur leurs désaccords doctrinaux, nommaient infidèles s'installa durablement. On se parlait pour s'enrichir, on s'entre-tuait pour honorer Dieu ou Allah.

– Et comment cela se termina-t-il ?

– Comme d'habitude, avec les charognards. Lorsque les lions quittent la place, alors entrent en scène des détrousseurs de cadavres, et parfois même ceux qui achèvent sans péril aucun ce qui agonise.

– Tu veux parler des royaumes francs ?

– C'est bien cela. Un peu avant 1291, lorsque la dernière place forte chrétienne, Saint-Jean d'Acre tomba aux mains des musulmans et que c'en fut terminé des royaumes francs en Orient, se levèrent les pleutres, les détrousseurs de cadavres, les démolisseurs, ceux qui, sans coup férir, se faisaient une réputation de champion de leur vraie foi : Il n'y a qu'un seul Dieu et Mahomet est son prophète ; **شَهِدُ أَنْ لَا إِلَهَ إِلَّا اللَّهُ وَأَشْهَدُ أَنَّ مُحَمَّدًا رَسُولُ اللَّهِ**, hurlaient-ils en saccageant tout édifice qui de près ou de loin avait été bâti au nom de la Croix.

– Et cela a-t-il un rapport avec vos recherches ?

– Oui, assurément. Alors que la plupart des musulmans préféraient la négociation et recherchaient un terrain d’entente avec les Franjs, comme ils appelaient les Croisés, certaines factions plus radicales décidèrent, en représailles, de détruire les églises catholiques. On assista au phénomène bien connu de l’épuration qui se déroule après chaque guerre. Il s’agit de se laver du sang qu’on a sur les mains en déclarant infâme l’ennemi et ses œuvres, et si l’on n’a pas de femmes à tondre et humilier, alors on s’en prend aux pierres innocentes. C’est ainsi que le sultan Mamelouk, Baybars, et ses divers séides ravagèrent la Terre sainte. C’est ainsi qu’en l’espace de quelques années disparurent, au grand dam des élites qui avaient, elles, pourtant bien versé leur sang pour chasser les Croisés mais qui savaient que toute architecture était sacrée car élevée vers le ciel, c’est ainsi donc que furent rasés tant et tant de monastères, de basiliques, de simples chapelles dont les pierres servirent de soubassements à de simples bicoques ou furent réemployées pour édifier d’illusoires nouveaux remparts censés contenir le retour des hommes d’occident en armes.

– L’ancêtre de Laure était-il en Terre Sainte alors ?

– Oui, c’est ce qui ressort des documents que nous possédions et cela fut corroboré par nos recherches sur place puis à Rome. Ange de Châanges, durant toute la débâcle des Franjs demeura en Terre Sainte, et personne ne l’inquiéta. Ils en étaient quelques-uns comme lui, de l’ordre hospitalier, dont le dévouement à la population, les soins aux blessés et malades quelles que soient leurs croyances, leur humilité et leur acculturation préservaient de toute haine¹².

– Et des blessés, il devait y en avoir. Non ?

– Tu veux en avoir une idée ? On a du mal aujourd’hui à imaginer la férocité de ces temps-là. Les mieux placés pour en parler sont les protagonistes eux-mêmes.

– Les aurais-tu interviewés ?

– En quelque sorte ; nous avons un certain nombre de relations écrites par les uns et les autres. Lis, par exemple, ce qu’a écrit Olivier de Cologne, un des chefs Franjs les plus importants lors de la cinquième croisade au sujet de la prise de Damiette :

12 On trouve confirmation de ces faits dans *Antinonium II* (1928) pp.192-204, spécialement pp. 196-199 pour folio 241 (présence d’Ange) et pp. 201-204 pour folio 249 v . (présence hospitaliers). Le volume manuscrit se trouve à la bibliothèque vaticane : codex Ottab. lat. 522.

« Une odeur épouvantable, un spectacle horrible frappèrent aussitôt les croisés. Les morts tuaient les vivants : le mari et la femme, le père et le fils, le maître et l'esclave se donnaient mutuellement la mort par leur infection. Non seulement les places publiques étaient couvertes de cadavres, mais les maisons, les chambres et les lits en étaient remplis. La femme, couchée à côté de son mari mort, ne pouvant se lever faute de secours, périssait par l'odeur qu'elle ne pouvait supporter. Le fils auprès de son père, l'esclave auprès de sa maîtresse, mouraient de faiblesse et de langueur. Les petits enfants demandaient du pain, et il n'y avait personne qui pût leur en donner. Les enfants à la mamelle expiraient sur le sein de leurs mères mourantes. Les riches périssaient de faim au milieu de leurs trésors¹³. »

On réalise bien, à travers de tels textes ce que pouvait être la situation et comment des personnes comme l'ancêtre de Laure pouvaient être les bienvenus. Le chrétien Ange de ChâANGES vivait là, à Nazareth, auprès de la belle Loreta¹⁴, fière juive au regard de feu.

– Loreta ? Tu veux dire qu'Ange de ChâANGES vivait avec Lorette, celle de la légende dorée ?

– Tu n'es pas au bout de tes surprises, je t'assure.

13 Trad. Michaud, Bibliothèque des Croisades, t.3, p.150.

14 Cf supra *Antinonium II*, pp. 526 (présence de Loreta).

Et, sur ces mots, mon ami se mit à me raconter comment Ange, l'ancêtre de sa Laure, avait rencontré puis aimé Loreta, la juive. Je l'ai laissé parler sans l'interrompre.



Chapitre 29 : Assassinat

La première chose : faire disparaître Lorette. Après cela on verrait comment s'organiser. Il fallait absolument se débarrasser de cette belle juive qui ne manquerait pas de rétablir la vérité si on la laissait en vie.

L'on vit alors Benedetto Caetano s'habiller en homme ordinaire, cotte et surcot de drap gris, poulaines discrètes, et le visage en partie dissimulé par un large feutre. Ainsi vêtu, il sortit par une poterne discrète dont l'accès était peu connu et s'engouffra ensuite dans les venelles du Trastevere. Il était à la recherche de Renato Vellanzasca, une de ses multiples âmes damnées qu'il savait trouver dans une gargote sise dans la trop fameuse via del Saturni dont le bandit avait fait son quartier général. Cette ruelle était réputée alors comme un des endroits les plus mal famés du quartier, voire de Rome entière. C'était là que

se retrouvaient tous les hommes en quête de mauvais coups, de trafics interdits, de commanditaires obscurs. Même les gens d'armes du guet ne se risquaient pas dans cette zone, ou bien alors seulement lors d'opérations destinées à montrer leur force pour lesquelles c'est à plusieurs dizaines qu'ils investissaient la ruelle, molestaient quelques passants, arrêtaient deux ou trois prostituées. Le prélat prenait ainsi de grands risques en s'y rendant, même s'il y avait peu de chances qu'il soit reconnu, car son élection était encore toute récente et il n'avait guère eu l'occasion encore de se montrer en public. Et puis, pensait-il, le gain escompté valait bien cette prise de risques. Au pire, s'il était découvert, il arguerait qu'il se promenait incognito pour mieux connaître la misère du petit peuple de Rome dont il était l'évêque, c'est-à-dire le pasteur en charge du salut de chacun. Ce serait même l'occasion pour lui de se faire aimer de la population, ce qui n'était pas à négliger. Tout en allant vers ce Renato Vellanzasca, il ruminait en son for intérieur et se demandait s'il n'allait pas faire d'une promenade discrète deux opérations juteuses en se faisant finalement reconnaître mais de telle sorte que tout le monde penserait que cela aurait été fortuit. Il passerait pour une grande âme.

Mais ne perdons pas de vie notre principal objectif, se dit-il en se dirigeant résolument vers la via del Saturni. Convaincre Renato d'envoyer quelques sbires bien armés à Loreto pour... Il frissonna à l'idée de ce que les spadassins envoyés par ce bandit pourraient infliger à la belle juive. Mais se reprit vite en pensant aux ruisseaux de bon et bel argent qui ne manqueraient de couler vers sa bourse ensuite.

Renato Vellanzasca restait un bel homme malgré l'âge avancé qu'il montrait maintenant. Il était le maître incontesté de tout ce que comptait de fripouilles la ville de Rome et tout le monde tremblait devant son regard clair et fixe qui vous vrillait et semblait découvrir les moindres replis de vos pensées. Mal en prendrait à celui qui voudrait lui dissimuler quoi que ce soit. Il n'y avait guère que Benedetto Caetano pour ne pas le craindre et qui le tenait par une sorte de pacte non exprimé : je ne te fais pas arrêter comme j'en ai le pouvoir pour te rouer tout vif comme tu ne manquerais pas de l'être en ce cas, tu me rends sans discuter les services des miennes basses œuvres que je te demande, même si tu te doutes bien qu'elles ne sont ni honnêtes ni glorieuses.

Ce que le pape fraîchement élu allait demander au pire bandit de l'époque, ce n'était rien de moins que d'assassiner discrètement Lorette et de faire en sorte qu'il soit impossible de remonter à la source du commanditaire de ce crime.

L'entrevue entre les deux hommes, celui au regard oblique – ce n'était pas pour rien que Boniface VIII portait des ondes sur ses armoiries – et celui au regard clair, pénétrant mais glaçant du condottiere de l'ombre se déroula dans l'arrière salle d'une sombre taverne, rendez-vous habituel des prostituées et de leurs souteneurs, des petits vauriens et de leurs lieutenants, des trafiquants de toute obédience.

Renato Vellanzasca assura que la tâche demandée serait exécutée promptement et que pour que le crime passe inaperçu, il valait mieux au contraire le mettre en pleine lumière : en faire le meurtre violent d'une jeune femme qui aurait refusé les avances de spadassins ivres en quête d'une bonne fortune. Le crime ayant une cause évidente, personne ne songerait à en chercher plus loin les véritables raisons. Renata se fit fort de convaincre quelques-uns de ses hommes de main que la belle Juive Lorette, malgré sa réputation de femme énergique et pieuse, n'était en réalité qu'une traînée en mal d'hommes virils et bien pourvus, que son éventuelle résistance ne serait que poudre aux yeux pour en faire accroire. Pour-

quoi l'égorger ensuite ? Cela ne vous regarde pas, je vous paye assez cher pour que vous ne posiez pas de question. Je vous offre un travail facile et agréable de surcroît, à vous qui n'avez de plaisir qu'avec les vieilles putains de Suburre.

Et c'est ainsi que fut expédié le sort de Lorette...

